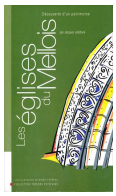
Celles-sur-Belle
(Deux-Sèvres)

L'église Notre-Dame



Extrait du livre de Jacques Lefebvre,
Les églises du Mellois,
Poitiers, éd. Gilbert de La Porrée, 2008, p. 37.

© PARVIS - 2019
Centre théologique de Poitiers

Un peu d'histoire

L'origine de Celles, son nom même l'indique, est une petite cellule monastique, un prieuré, dépendant de l'abbaye de Lesterps, en Limousin, de l'ordre de Saint-Augustin.En 1095 « Celles commença à fleurir en miracles », d'où des pèlerinages et des donations des évêques de Poitiers : Asnières, Luché, Paizay-le-Chapt et Pouffonds par Pierre II en 1100, Tillou, Ligné et Périgné par Guillaume 1er Gilbert en 1121. Si bien que vers 1137 le prieuré est érigé en abbaye, indépendante de Lesterps, mais toujours de l'ordre de Saint-Augustin. Les chanoines de Saint-Augustin sont un ordre apparu au XIe siècle, qui allie une vie régulière à l'image de celle des moines, et une activité pastorale, selon les conseils de saint Augustin pour la vie communautaire.

Louis XI manifesta une grande dévotion à Notre-Dame de Celles et y vint souvent lors de son règne (1461-1483), lui accordant protection et privilèges et faisant même bâtir la grande église entre 1470 et 1477 comme le rappelle une grande inscription du chœur. Elle a gardé son plan jusqu'à ce jour. En 1547 ce sont 25 chanoines réguliers qui y assurent le service divin.

Mais en 1568, après Saint-Maixent, Celles est détruite au cours des guerres de Religion. Toiture et voûtes sont abattues, ne restent que les murs latéraux, le clocher et des moignons de piliers. Les bâtiments abbatiaux ne sont qu'une immense ruine.

En 1650, le Père abbé Louis de La Rochefoucauld signe un accord avec celui de Sainte-Geneviève-du- Mont à Paris, selon lequel neuf religieux, des Génovéfains, congrégation réformée toujours pour l'ordre de Saint-Augustin, reprennent l'ensemble de l'abbaye et de ses biens, à charge pour eux de les remettre en état.
Les travaux sont menés bon train : toitures en 1666, avec « 200 milliers d'ardoises », et réfection de l'église terminée en 1669 par François Le Duc dit Toscane. En 1681, 230 abjurations y seront reçues, sous la pression des dragonnades. En 1682 le même architecte signe le bâtiment de l'abbaye, dans le meilleur style Louis XIV, bien différent de celui de l'église. La partie à droite de l'entrée ne fut pas construite, car encore occupée par d'anciens logements… mais qui brûlèrent dans un grave incendie en 1805. Voilà l'ensemble des bâtiments que voit le touriste d'aujourd'hui, quasiment sans changement.

En 1899 est relancé le pèlerinage, toujours fêté à la Septembrêche (2e dimanche de septembre). La vie pastorale est assurée par les Pères Montfortains depuis 1921, encore aujourd'hui.

Le clocher fin XVe, début XVIe siècle

Il est le principal rescapé de l'ancienne église après les destructions de 1568. A vrai dire sa puissance même le protégeait. De toutes les routes arrivant à Celles on voit sa haute silhouette (47 mètres) : tour carrée au sobre toit pyramidal, épaulée de quatre contreforts d'angle, celui du sud-est incluant l'escalier en vis.

Il fut bâti par Mathurin II Joubert de la Bastide, abbé de 1494 à 1514, après donc l'ensemble de la nef. En font foi ses armes « d'argent à cinq fusées accolées et rangées en fasce de gueules » au-dessus du portail, et mieux lisibles à la porte de l'escalier. Elles marquent aussi les clefs de voûte de l'aile sud également préservée, qui fut un temps salle du chapitre, et aujourd'hui chapelle de semaine. Ces armes inspirèrent celles de la commune.

Le portail, assez sobre, associe le gothique flamboyant au retour au plein cintre sans chapiteaux, annonçant déjà l'art de la Renaissance. La porte elle-même, plus tardive, présente sur son tympan de bois l'Agneau sur le livre aux sept sceaux, entouré de pampres liés à des épis de blé, évocation claire du sacrifice eucharistique.

L'étage unique, sans décor extérieur ou intérieur, est très élevé. Sa haute salle Saint-Michel servit de tribune avant que soit condamnée sa baie ouvrant sur la nef.

Au sommet, le beffroi porte trois cloches : « Michelle » et « Marie-Alexandre » données en 1677, refondues en 1730 par Jean-Baptiste Rigueur (MH 1943) et celle de 1891, remplaçant celle de 1830 déjà cassée.

Mais entrons. Sous la voûte gothique une surprise nous attend.

Le portail roman polylobé

C'est sans doute l'élément le plus connu de l'église, seul témoin du premier édifice roman. N'hésitons pas à mettre la lumière : minuterie prévue au mur gauche.

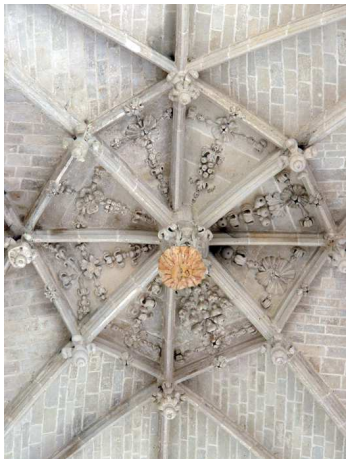
La restauration scrupuleuse de Segrétain en 1885 (chapiteaux et leurs tailloirs, têtes de la partie sud) n'a pas altéré la structure d'ensemble. Sur un important support de six colonnettes, la baie en arc légèrement brisé présente quatre larges voussures polylobées. Chacun des neuf lobes a son redent terminé par un trèfle et une tête humaine ou animale.

Ce type de portail se retrouve en Poitou, à plus petite échelle à Saint-Médard de Thouars et à Saint-Paixent de Millac, proche du Limousin où cette formule est plus fréquente. Souvenons-nous des origines limousines du prieuré de Celles avec l'abbaye de Lesterps. D'autres influences du Limousin roman existent en Mellois. Ou faut-il faire appel à une influence directe de l'art hispano-mauresque ?

Toujours est-il que cet accueil somptueux introduit fort bien à une nef d'un tout autre style, surplombée par une dénivellation de quinze marches. Le regard va droit au niveau du chœur.

La nef portera bien son nom de vaisseau pour nous y acheminer.

L'intérieur



L'abbé Louis de Lézignac fit bâtir l'église entre 1470 et 1477 selon le plan qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui. Ses armes « *à la croix engrêlée* » sont toujours visibles aux clefs de voûte des chapelles du côté nord, qui échapperont à la destruction. Abbaye et pèlerinage sont alors à leur apogée, et les largesses de Louis XI permirent un ouvrage de grande allure. Qu'on en juge par ses dimensions : 62 mètres de long, en œuvre, hormis le clocher, 18 mètres de large auxquels il faut ajouter les huit chapelles des collatéraux. La hauteur à cette époque nous est inconnue, vu les destructions de 1568, mais sans doute voisine de celle actuelle, soit 19 mètres, si l'on en juge par la qualité des piliers. Leurs nervures s'élancent sans chapiteaux pour un espace d'une grande harmonie.

La lumière est abondante, venant des seuls collatéraux selon le mode des églises halles, habituel dans le roman poitevin et encore suivi à la cathédrale de Poitiers.

Les chapelles nécessaires aux messes privées sont logées entre les contreforts. Leurs fenêtres sont décentrées, pour donner plus de lumière aux autels.

Un accès sous l'énorme pignon du bras gauche du transept permet d'admirer une petite porte de cette église du 15e siècle : sous un décor flamboyant, une Annonciation : Marie, assise devant un prie-Dieu, mains sur la poitrine, l'ange Gabriel fléchissant un genou devant elle. Au sommet, un minuscule Dieu le Père dans un décor de feuillages finement sculptés.

Mais après le désastre des guerres de Religion et presque cent ans d'abandon, tout était à refaire. Ce fut l'œuvre de François Le Duc, dit Toscane, qui sut reprendre l'édifice sur les mêmes bases et dans le même esprit : élan des voûtes, beauté des baies et de leurs remplages flamboyants. Il apporta un soin particulier pour le transept et le chœur avec la multiplication des nervures aux voûtes, leur décor de fleurs et de fruits, et surtout d'audacieuses clés pendantes : celle de la croisée avec un rayonnant roi-soleil doré, celle du bras nord avec les armes de l'abbé commendataire Henri de La Rochefoucauld, celle du bras sud déposée par sécurité au musée de Niort, celle du chœur aux armes de France, aux fleurs de lys, qui étaient aussi celles de l'abbaye.

On peut comprendre la fierté de l'architecte inscrivant bien haut dans le chœur :

« CONSTRUCTA SUB LUDOVICO XI	Construite sous Louis XI
DESTRUCTA AB HAERETICIS	détruite par les hérétiques
ANNO 1568 ANNO 1669	en 1568, restaurée en 1669
RESTAURATA	par le soin de F. Le Duc dit Toscane
OPERE F LE DUC DIC TOSCANE »	

Quelques années plus tard il réalisera dans un tout autre style, et avec autant de maîtrise, les bâtiments abbatiaux qu'on ne manquera pas de visiter aussi.

François Le Duc, dit Toscane

On connaît peu de chose de la vie de ce mystérieux architecte. Il est sans doute né en Normandie. Pourquoi choisit-il le nom de cette province italienne, la Toscane, où il n'est jamais allé ? Par simple amour de l'architecture italienne semble-t-il. Il travaille surtout pour des congrégations religieuses, et particulièrement pour les Bénédictins.

Sa renommée se fit au travers de contrats jamais signés du même nom, y compris avec le titre - usurpé - d'architecte du roi. On ne trouve guère d'archives concernant ses œuvres, car il serait mort ruiné par les nombreux procès que les congrégations lancèrent contre lui, son principal défaut étant de commencer un chantier avant d'avoir terminé le précédent.

Sa première œuvre importante est, en 1660, le réfectoire de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély. Puis ce fut la reconstruction de l'église (1669) et de l'abbaye de Celles-sur-Belle et celle de Saint-Maixent. Il travaille en Bas-Poitou (Saint-Michel-en-l'Herm, Fontenay-le-Comte, cathédrale de Luçon), en Haut-Poitou (La Réau, Saint-Savin, la cathédrale, les Cordeliers à Niort (aujourd'hui temple) et dans les petites églises du Mellois : Saint-Léger (1682) et Périgné (1690). Avant sa mort en 1699 à Saint-Maixent selon certains, à Saint-Jean-d'Angély selon d'autres, il confie son affaire à son fils Pierre.

Les restes de l'ancienne église paroissiale Saint-Hilaire sont visibles au sud-est de l'église abbatiale : pignon roman à fenêtres géminées très ébrasées donnant sur une salle en sous-sol. Voûtée postérieurement en ogives, elle est adossée directement au rocher. L'étage supérieur a disparu au XIXe siècle. S'adresser au guide de l'abbaye.

Mobilier

L'église semble d'abord très nue, mais elle contient diverses œuvres intéressantes dont plusieurs ont été classées et restaurées dans les dernières décennies.

La statue de Notre-Dame

Dans l'axe central de l'église, une grande baie a été murée puis aménagée en niche pour abriter la statue de Notre-Dame de Celles. Ce n'est plus l'image à l'origine du pèlerinage, sans doute disparue aux guerres de Religion, mais une œuvre de grande dimension, en pierre, de la fin du XVIIe siècle.

Marie est assise. Un ample manteau tombe en plis abondants jusqu'à ses pieds. Elle tient son Enfant à deux mains et nous le présente. Celui-ci se tient à peine debout et s'appuie sur l'épaule de sa mère.

Les deux têtes ayant été saccagées en 1793 furent d'abord réparées en plâtre en 1824, puis refaites en pierre en 1912, ainsi qu'une jambe de l'enfant Jésus, par Hervé, sculpteur à Niort. La statue fut couronnée en 1926 par l'évêque de Poitiers.

Les stalles

Sous l'imposant encadrement de la statue, un ensemble de 35 stalles en noyer (MH 1976) remonte à l'année 1700, signé par M.Thibaut. Les 20 plus proches de la nef n'ont plus leurs miséricordes, et l'absence de siège de présidence fait penser à un réaménagement. Déjà très restaurées en 1862 elles le furent encore en 1998. On admirera les volutes des jouées. Le temps des fantaisies des sculpteurs est passé, l'ordre classique règne en maître, mais leur haute boiserie donne une certaine chaleur au sanctuaire et rappelle la prière journalière des religieux pendant des siècles à Celles.

La table de communion en fer forgé a été posée dans les années 1680.

Les autels

Le plus ancien, dans le bras nord est galbé à la manière des autels du XVIIIe siècle. Son tabernacle paraît plus tardif ; peut-être celui de l'autel majeur ? Sur sa porte de bois l'Agneau est frappé d'un glaive, thème rare.

L'autel central, « à la romaine », c'est-à-dire isolé du mur, à deux faces, est l'œuvre en 1827 d'Henri Jacquelin, sculpteur à Niort. Il remplace celui du fond du sanctuaire supprimé au moment de la pose des stalles. Sur sa face antérieure, un haut-relief peint représente l'Eglise personnifiée : tenant un calice et le livre de la Parole, accompagnée d'une croix et d'une crosse, elle foule aux pieds le serpent du mal. La nuée glorieuse qui l'entoure et le thème lui-même relèvent encore de l'influence du concile de Trente.

L'autel de Notre-Dame-des-Douleurs, dans le bras sud, autrefois surmonté d'une Pietà, est un don d'une famille de la paroisse en 1876, dans le goût du néogothique. Avec les objets de la Passion sur le devant, on remarquera le marteau et les tenailles déjà présents sur la Vierge à l'apparition de la Salette en 1846.

Le tableau de Sainte Geneviève

Sa présence s'explique bien ici du fait que l'abbaye fut tenue par les « génovéfains » de 1650 à la Révolution. Cette toile (MH 1978) représente la sainte du 5e siècle en bergère occupée à lire dans un cadre bucolique, ayant posé sa quenouille et ses sabots près d'un petit cours d'eau - la Belle ? Cette œuvre du XVIIIe siècle a été restaurée en 1979.

La statue de Marie, dans une chapelle sud , a été achetée à Notre-Dame de Niort en 1824. En bois polychrome, fin XVIIe ou XVIIIe siècle (MH.1980), elle a été restaurée en 2000. Une œuvre toute de grâce et de délicatesse.

Les devants d'autels. Accrochés aux murs de la première travée, ils sont des objets rares. Tous deux ont un air de famille, par leur technique, à partir de perles de verre tubulaires, et par leur sujet, avec la colombe signe de l'Esprit au centre. Tous deux ont été restaurés en 1993.

Le plus ancien, au mur nord, du XVIIe siècle (MH 1978) est tout d'une pièce, en à-plat, les traits sont soulignés par des cordelettes marron. Les perles de verre sont blanches, dorées, vertes et bleu foncé. La gloire de l'Esprit est signifiée par le riche décor de feuillages qui emplit la surface comme jailli d'une corne d'abondance, en fait d'une petite croix.

Celui du mur sud, fin XVIIe ou XVIIIe siècle (MH 1980), a été donné vers 1950. Un peu plus grand, il est aussi plus complexe, unissant trois parties : le devant d'autel proprement dit, et ses deux côtés, séparés par un galon. Sur fond de coton et de soie verte, il comprend aussi des motifs rembourrés avec du chanvre. La colombe est au cœur d'une croix de Malte - l'Ordre du Saint Esprit - laissant présager ce qui deviendra la croix huguenote.

La croix couverte de cœurs au revers de l'entrée ressemble fort aux croix de mission élevées sous la Restauration, mais on n'a sur elle aucun document.

Le grand orgue adossé au flanc Est du clocher, a été inauguré en 2018.

A l'intérieur, près de la porte nord : une statue de saint Louis-Marie Grignon de Montfort, en terre cuite polychromée, réalisée par Philippe de Sagazan en 2009.

*